

SAINT-SANDOUX

pendant la première guerre mondiale

2ème partie, 1er semestre 1915

Un grand merci pour vos réactions positives et chaleureuses

Une exposition est envisagée.

Nous attendons vos propositions et vos conseils auprès du secrétariat de la mairie.

Le prêt d'objets, de documents, de correspondances, de photographies, d'habits seraient les bienvenus.

Les mots soulignés sont expliqués en bas de page.

En ce dimanche 3 janvier 1915, Saint-Sandoux se réveille dans le froid ; un vent glacial a soufflé toute la nuit et il continue à balayer la neige. A 3 heures du matin il faisait -2°. Les hommes ont cassé la glace dans les fontaines pour permettre aux bêtes de boire, mais aussi aux femmes de venir s'approvisionner pour l'usage domestique. C'est une corvée dangereuse car des plaques de verglas se forment et une glissade est vite arrivée. Dans les rues, on met quelques pelletées de cendre de bois et de la mauvaise paille. Interdiction est faite aux garçons de faire du patinage sinon gare au coup de bâton qui leur en fera passer l'envie. Les hommes, après avoir effectué le pansage¹ et la traite, curer les écuries, avalent un bol de soupe et mangent un morceau de fromage, le tout accompagné d'un verre de vin blanc. Ensuite ils vont par le village s'enquérir de la température et surtout des prévisions météorologiques en consultant le baromètre le plus proche car la commune en compte 6. Elles ne sont pas bonnes, comme la situation actuelle. La guerre semble prendre une mauvaise tournure.

Les femmes quant à elles doivent s'occuper du lait qui vient d'être traité, donner à pâtir aux cochons, lapins, poules, canards et réveiller les enfants car il ne faut pas perdre de temps. La messe est à 8h30 et les plus vieilles comme les plus jeunes ne veulent en aucun cas manquer ce rendez-vous. Un brin de débarbouillage, elles enfilent les habits du dimanche, et sans oublier le livre de messe et le chapelet, les voilà parties à l'église où les reçoit l'Abbé Benoît Joseph OSSEDAT. Il salue à leur arrivée la famille DES FORET et leurs proches du château de Travers. Il remarque la présence de quelques hommes du village et c'est vrai qu'ils ne sont pas nombreux. Bien sûr il manque quelques paroissiennes, la faute à cette maudite guerre. Au cours de la messe il monte en chaire et il conclut son prêche par les supplications suivantes : « Que l'enfant Dieu bénisse notre armée et les armées alliées en ce jour du 3 janvier, fête de Sainte Geneviève, protectrice de la France ». Ce même jour, on fête Saint Tite, Saint Rigobert, Saint Albin et Sainte Fausta.

A la sortie de l'office religieux, les femmes ne s'attardent pas, sauf quelques commères qui n'ont rien d'autre à faire qu'à bavarder. Certaines ont besoin de faire quelques courses car il faut bien préparer à manger et il manque toujours quelque chose. Il n'y a pas la queue dans les épiceries puisque le village en compte 5 : chez Jean-Baptiste BRISOLETTE, chez la Veuve BRISOLETTE, JUILHARD-MASSEI, MONESTIER et RIVES-LHERITIER. Elles ne perdent pas de temps car il va falloir remettre du bois dans le fourneau avant qu'il ne s'éteigne. Les hommes vont se désaltérer dans une des 4 auberges que compte le village, après tout, c'est dimanche et un petit canon n'a jamais fait de mal à personne. Le repas est pris rapidement, pas d'ortolan au menu. Quelques familles auront le privilège de déguster pour le dessert un morceau de brioche acheté chez BONHOMME ou chez la Veuve FAVIER, nos 2 boulangers.

C'est jour de repos, les hommes n'ont rien de spécial à faire, le bois est cassé et il y en a suffisamment pour le chauffage ; alors ils sont nombreux à se retrouver dans les auberges : chez la Veuve DAVIGNON, MARTIN-LABASSE, MARTIN-GODENECHÉ ou chez MOREL-BRISOLETTE, pour jouer à la manille. Chaque équipe commande sa chopine et les salles résonnent des éclats de voix qui mettent de l'ambiance et font du bien car tous les jours c'est tristesse et pessimisme. Les nouvelles ne sont vraiment pas bonnes, mais voilà, on ne sait rien. Les gars du front écrivent mais ils ne disent trop rien dans leurs lettres. Elles sont toujours trop courtes et ils écrivent souvent sur des cartes lettres qui sont des cartes de correspondance créées pour la circonstance et les 12 ne valent que 30 centimes. Durant cette période d'étrennes, dans le colis contenant du fromage, du saucisson, du chocolat, etc..., on y a glissé ces fameuses cartes pour qu'ils écrivent ! Seul le courrier relie les combattants à leur famille et demeure le seul trait d'union entre le front et l'arrière. D'ailleurs le conseil des ministres a pris conscience de l'importance de cet échange en prenant dès le 12 septembre 1914 des mesures pour améliorer les communications postales. Ce que beaucoup ne

¹ Mot patois signifiant donner à manger aux bêtes

savent pas, c'est qu'il est possible d'envoyer gratis un colis par mois en en faisant la demande auprès du bureau de poste. L'affranchissement d'un colis normal coûte entre 15 et 20 sous.

Oh, c'est vrai il y a bien les journaux, mais peu les achètent et les lisent. Le maire, l'instituteur reçoivent « Le Moniteur du Puy-de-Dôme », le curé « L'Avenir du Puy-de-Dôme » et « La Semaine religieuse ». La crédibilité des journaux a été profondément atteinte par le mensonge patriotique qui fait leur ordinaire. Il est courant d'entendre dire : il n'y a pas plus menteur que « Le Moniteur » et pas plus pire que « L'Avenir ». Le 13 septembre 1914 certains quotidiens n'avaient-ils pas titré sur leur première page : « Vers la Victoire » ? Un arrêté de Monsieur le Préfet du Puy-de-Dôme du 7 septembre 1914 interdit aux journaux, les éditions multiples, les manchettes et défend aux vendeurs de crier leurs titres sur la voie publique. Le 20 septembre, le gouvernement décide d'appliquer la censure à tous les journaux de province. On y apprend que de sérieux combats se déroulent sur l'Yser, en Belgique. Certains fils du pays s'y trouvent, de quoi ne pas être rassuré. Pourvu que les colis soient bien arrivés.

On joue, on discute, on se chamaille et le temps passe ; aller, encore une partie, la dernière car il est bientôt 5 heures du soir et le soleil est couché depuis près d'une heure. Les bêtes attendent et s'impatientent, elles connaissent l'heure. Quelques-uns sont un peu excités, mais une fois dehors, le froid les calme et il leur faut accélérer le pas. Il faut faire attention où on met les pieds car par endroit, c'est verglacé. A « L'Hôtel du Commerce », un commissionnaire a raconté que dans le Cantal d'où il vient, la neige est tombée si abondamment dans la Haute Planèze que les communications sont interrompues sur divers lieux, notamment entre Pierrefort et Saint-Flour, Paulhac et Tanavelle. La quantité de neige est telle qu'on ne peut même pas aller en traîneau. Il est plus sage pour lui de passer la nuit ici et de repartir demain dans la journée.

Toujours ce 3 janvier 1915, Léon BOUDEAU² qui se trouve dans l'Argonne, note sur son carnet « Nous avons le bonheur d'avoir une grand-messe avec sermon dans une étable. L'autel fut improvisé avec des caisses et le bâtiment était comble de soldats recueillis »

La nuit tombe peu à peu et enferme le village dans une certaine torpeur. Seules les voix d'hommes ou de femmes conduisant leurs bêtes boire à la fontaine percent le silence. Rendez-vous compte, plus de cent hommes sont mobilisés, dont certains depuis plus de cinq mois, et qu'on n'a pas revus ici. Ça fait plus d'un tiers de la population masculine et certaines familles en comptent deux ou trois sur le champ de bataille. Quel vide !

En ce début d'année on échange des vœux à travers des cartes patriotiques où l'espoir que cette guerre va se terminer le plus tôt possible est puissant et dans toutes les têtes.

Chez les BRISSETTE, on est inquiets ; depuis qu'il est parti en août 1914, on n'a pas de nouvelles de l'aîné Emile, alors que le second Narcisse écrit souvent ; sa dernière lettre est arrivée samedi 2 janvier. Le père Michel est allé à plusieurs reprises voir le maire pour lui demander de faire des démarches auprès de l'autorité militaire pour obtenir des informations sur Emile. La dernière réponse de l'Armée est « disparu » sans plus d'explications. On continue à espérer qu'il est encore vivant et que peut-être il est prisonnier ...

Lundi 4 janvier, Georges et Hélène DAVID reprennent le chemin de l'école ainsi que Rémy ANDRIEUX fils de Jean-Baptiste, Jean BOIVIN dont le père Antoine est cantonnier, Francisque BOURNIER fils de Blaise, Amédée LABARY fils de Pierre, Louis VIGIER fils de Jean, Antoine BOUSSET fils d'Eugène, André et Georges PLANCHE fils d'Alexandre, charcutier, Auguste MONESTIER fils de Léger, Robert RIVES fils de Jean-Baptiste, Michel FAVIER fils de la Veuve, boulangère, Georges LAROCHE fils d'Edouard, garde-champêtre mobilisé, Pierre POUCHON fils de Philippe dit Félix, René BASSET fils de Victor,

² Né en 1888 à Montargis, grand-père d'Agnès PALLANCHE, il a laissé des carnets de guerre qui ont été retranscrits et mis à notre disposition

facteur-receveur, Henri MOREL fils de Michel et de Anaïs institutrice publique. Certains de ses camarades, Antoine MALLET fils de Jules, serrurier, Marcel MARTIN fils d'Adrien, aubergiste et Pierre Eugène ROBERT sont partis à l'école libre de Saint-Saturnin.

Il manque un de ses bons copains, Franckel NATHAN, un enfant trouvé originaire du département de la Seine. Ce garçon était placé chez Francisque et Marie RIBOULAYRE et était donc son plus proche voisin. Un matin, il n'est pas venu à l'école avec Georges comme d'habitude, il est parti on ne sait où et on ne l'a plus jamais revu.

L'instituteur, malgré le froid, les attend dans la cour de l'école et au moment où le clocher sonne les 9 heures, il pousse le grand battant de la porte pour les faire entrer un par un en prenant soin de contrôler si les mains sont propres ainsi que les ongles. Il fait chaud dans la salle de classe où trône un gros poêle dans lequel crépite le bois d'acacia. C'est le nouveau garde-champêtre, Régis BALLEET (66 ans) parti à la retraite mais qui a repris du service en ce temps de guerre, qui vient chaque matin allumer le feu pour permettre aux garçons d'être bien au chaud pour travailler.

Cette salle de classe sent encore le neuf car de gros travaux ont été réalisés voilà six ans et elle en avait grand besoin. Depuis 1866, époque de sa construction, elle n'avait presque pas subi de réparations. Tout a été refait, même le placard servant de bibliothèque a été agrandi avec l'installation de plusieurs rayons pour permettre de ranger les livres du maître et ceux servant aux élèves. Tous connaissent le livre de G. BRUNO « Le Tour de la France par deux enfants » qui est rangé sur le rayon central. Ces travaux ont coûté une grosse somme à la commune qui a dû demander un secours exceptionnel à la commission départementale, le recensement de 1906 ayant fait apparaître que la population de Saint-Sandoux était passée en dessous de mille habitants, les subventions se font plus rares.

Aujourd'hui, le maître est satisfait, les 31 élèves inscrits sont bien présents. Il sait que dès que les beaux jours reviendront, les plus grands s'absenteront pour aller travailler dans les champs.

Tous ont leurs cahiers où, sur la première page de couverture il est écrit : « Par la vérité, vers la justice. Par la science, vers le bonheur », « SAINT-SANDOUX – Ecole publique de garçons – Nom de l'élève »

Pendant que le maître inscrit sur le tableau noir la date de ce lundi 4 janvier 1915, les garçons sortent de leurs sacs crayons, plumes et gommés. L'encrier intégré dans le pupitre est bien plein, c'est l'instituteur qui a tenu à y verser l'encre, tôt ce matin. Il a le dos tourné mais aucun élève ne bronche. Tous respectent Monsieur DESUSCLADE. Il est né à Brousse, dans le Livradois, le 12 novembre 1869. Elève de l'Ecole Normale à Clermont-Ferrand du 1^{er} septembre 1887 au 31 juillet 1890. Depuis février 1893, il est titulaire du CAP³. Le 8 juillet 1901, il a reçu le diplôme d'honneur pour les œuvres post-scolaires. Son premier poste, le 16 septembre 1891 était à Saint-Amant-Roche-Savine où il reste sept ans. Ensuite il est trois ans à Fohet, quatre ans à Cournols et c'est le 25 août 1905 qu'il est nommé à Saint-Sandoux. En juillet 1890, il a obtenu le diplôme de maître de gymnastique, c'est pourquoi, dès que l'emploi du temps le lui permet, il fait pratiquer aux garçons des séances de gymnastique qui ne les enthousiasment pas vraiment. Son caractère sportif lui a fait demander au conseil municipal de se doter d'un matériel de tir scolaire. Il sert avec conscience et détermination la République. Dans la bibliothèque de la classe se trouve un livre consacré aux fondateurs de la Morale Laïque (Antiquité, Socrate, Epicure et Epictète). Ce dernier a beaucoup inspiré Joseph et il est considéré comme un saint laïc dont la vocation était de rendre les hommes heureux en leur montrant le moyen d'être bons. C'est cette devise qui inspire le maître d'école, profond admirateur de Victor HUGO. Il aime souvent citer Etienne de la BOËTIE : « L'amour de la liberté soutient les hommes ». Il est marié depuis le 19 septembre 1892 à Marie Virginie HÉRITIER née le 8 décembre 1869 à Saint-Amant-Roche-Savine. Elle exerce la profession de sage-femme. Ils ont une fille Marguerite qui va sur ses 18 ans. Ils logent dans l'appartement situé au-dessus de l'école de garçons. Il est très apprécié dans le village où il est reconnu pour sa compétence et son dévouement. Il donne des cours du soir pour adultes dans le cadre de l'école rurale dans laquelle « il faut savoir tout faire

³ Certificat d'Aptitudes Pédagogiques

avec rien », en général un soir ou deux par semaine pendant l'hiver. La guerre a mis fin à cette activité. Il est le secrétaire de mairie et en ces circonstances dramatiques, il est très sollicité par le maire qui a de la chance de l'avoir à ses côtés pour les multiples tâches à accomplir. Il est le secrétaire du syndicat agricole et aussi celui de la société de musique qui est très active.

Celle-ci a été fondée en 1884 sous le titre « Société musicale de Saint-Sandoux, LES ENFANTS DE LA FRANCE » avec comme président Pierre LHÉRITIER. A son origine composée d'une vingtaine de membres honoraires et de vingt-deux jeunes exécutants, elle est régie par un règlement strict comme on peut en juger par la lecture de certains articles :

art.3 « Tout exécutant qui se rendra à la répétition étant pris de boisson sera passible d'une amende de cinquante centimes et sera renvoyé de la répétition ».

art.6 « Tout exécutant actif qui n'assistera pas à la répétition sans autorisation sera passible d'une amende d'un franc »

art.10 « Tout exécutant qui fera du bruit lorsque le chef fera une explication sera passible d'une amende de dix centimes »

art.12 « Il est expressément défendu de fumer dans la salle de répétition sous peine d'une amende de vingt-cinq centimes»

art.16 « Tout exécutant en sortant de la répétition pour se rendre chez lui qui sera pris à jouer dans la rue sera passible d'une amende d'un franc »

Malgré les années, il est toujours aussi strict et la discipline règne. Le nombre de répétitions est de trois par semaine, deux en nocturne, été comme hiver, et une le dimanche après-midi. Depuis 1907 elles se déroulent dans l'ancien local de l'école des filles. Elle est invitée à de nombreuses manifestations et tout le monde, ici, se souvient de sa participation au concours international de Marseille les 7 et 8 juin 1908 où elle a remporté de haute lutte un premier prix de lecture à vue et un premier prix d'exécution avec félicitations. Le maire Michel RATAIL avait fait le déplacement à ses frais pour accompagner les trente-cinq musiciens dirigés par le chef Chéri MOREL, aubergiste et le sous-chef Pierre-Alfred RIVES, menuisier, avec pour président Francisque RATAIL, le fils du maire, qui en 1911 avait écrit au Préfet pour demander une subvention exceptionnelle pour cette société qui fait honneur à Saint-Sandoux et à ses environs. Pour la saison 1911-1912, douze nouveaux jeunes se sont inscrits.

Elle se produit dans différentes manifestations dans la région et à Saint-Sandoux où elle rehausse l'éclat de la fête nationale, participe à la fête des écoles publiques, assiste au complet au banquet du 14 juillet. Elle donne chaque hiver une grande soirée théâtrale gratuite dans sa salle de spectacle où elle présente des pièces classiques de Molière, de Labiche entre autres. Pour la Sainte Cécile⁴ tous les membres se retrouvent autour d'un souper. Son budget s'établit à partir des cotisations des adhérents, des cartes de membres honoraires et ils sont nombreux, de la vente d'oranges au cours de ses différentes démonstrations. L'année dernière elle aurait dû fêter dignement le 30^{ème} anniversaire, mais la guerre est arrivée et aujourd'hui la majorité de « ENFANTS DE LA FRANCE » défendent la Patrie et malheureusement deux sont déjà morts, Joseph BOUSSET et Fernand DAVIGNON.

Hélène DAVID a rejoint ses camarades dans la classe des filles de l'école, à côté de la salle de musique. Elle retrouve avec plaisir ses camarades : Philomène BOIVIN fille d'Antoine, cantonnier, c'est la plus grande, Claire VEYSSET fille de Maurice, Blanche BONHOMME fille de Baptiste, boulanger, Marie-Antoinette et Gilberte MOREL filles de Michel, Germaine LAROCHE fille d'Edouard, garde-champêtre mobilisé, Marguerite Victoire DABERT fille de Marius, sabotier, Marie Michelle GAUTHIER fille de Jean-Baptiste, Marie-Jeanne BOURNIER fille de François, ouvrier caoutchoutier. Elles sont une dizaine à suivre les cours de leur maîtresse Madame MOREL. Félicie Anaïs VILLEDIEU est née le 6 août 1879 à Clermont-Ferrand. Elle fréquente l'école normale de filles du 2 octobre 1896 au 21 juillet 1899. Elle prend son premier poste à Chastreix le 3 septembre 1900, et c'est le 23

⁴ Patronne des musiciens

septembre 1902 qu'elle est nommée à Saint-Sandoux où elle rencontre son futur époux Michel Adolphe MOREL, agriculteur, né ici le 5 janvier 1877. Ils se marient le 26 décembre 1903 et ont deux filles Marie-Antoinette et Gilberte et un garçon Henri, tous élèves à l'école publique. Elle n'a pas beaucoup d'écolières car des familles envoient leurs filles à l'école libre de Mademoiselle COUDERT. Lorsqu'elle est arrivée dans notre commune, elle a dû exercer son métier dans une classe où il ne faisait pas bon travailler. Les conditions matérielles étaient déplorables et ceci jusqu'en 1907, année où le conseil municipal décide de transférer l'école de filles dans l'ancien presbytère où d'importants travaux ont été effectués, ce qui permet aux élèves d'étudier dans de bonnes conditions. Pendant les travaux, elle n'avait pas hésité à faire tous les rideaux de la classe avec les fournitures que lui avait apportées le garde-champêtre. Le couple et leurs enfants logent dans l'appartement voisin de celui de l'instituteur. Comme son collègue, elle n'hésite pas à se mettre à la disposition de la population nécessiteuse. Elle œuvre au sein du bureau de bienfaisance pour porter secours aux femmes en détresse et elles sont nombreuses actuellement. Quant à sa classe, elle ne se fait pas d'illusions ; elle aimerait présenter toutes ses élèves au certificat d'études primaires mais c'est difficile car beaucoup d'entre elles s'arrêteront avant la fin de leurs études pour aller travailler. Seule Marguerite DÉSUSCLADE a obtenu son diplôme en 1913.

Malgré tout, il faut continuer à se battre et croire aux jours meilleurs. Ce lundi 4 janvier, c'est le démarrage des soldes et « les villes du centre » à Clermont ne se privent pas de le faire savoir à travers de grosses réclames dans les journaux. C'est certain que les femmes auraient bien besoin de faire des achats, mais ce n'est pas possible car les économies diminuent et elles manquent de temps pour aller à la grande ville.

Ce même jour, le préfet adresse un télégramme à la mairie dans lequel il informe que le service de ravitaillement achète les bêtes à cornes de 80 à 95 francs les 100kg le 8 janvier, à la gare des Martres-de-Veyre. Au nom du ministre de la guerre, il demande expressément une livraison, pour le département, de 9000 bœufs ou vaches, 120000 quintaux⁵ d'avoine, une fourniture indéterminée de pommes de terre, jusqu'à épuisement, de l'orge en remplacement d'avoine après épuisement. Toutes ces denrées sont payées par l'état à caisse ouverte des cours rémunérateurs pour le département. Il va falloir vider cuvages et greniers.

Le 9 janvier, Lucien ARNAUD écrit une lettre à son père pour le remercier de lui avoir envoyé colis et mandats bien reçus. Il demande des nouvelles du pays et s'inquiète pour les parents de Fernand DAVIGNON, zouave comme lui, tué le 11 novembre dernier. Il regrette de ne pas connaître les lieux proches de son secteur où combattent des camarades de Saint-Sandoux. Il se trouve à Maignelay : « ... depuis le 1^{er} janvier, nous sommes au repos⁶ dans l'Oise et on pense qu'après demain nous irons autour de Paris ou de Meaux pour se reposer, peut-être pour un mois car notre division n'avait jamais eu de repos et elle en a grand besoin; et te dire que nous aurons peut-être 7 ou 8 jours de permission et si je peux venir, je viendrai vous revoir, rien que pour me nettoyer car on a des poux gros comme le petit doigt. On nous dit que nos troupes avaient donné leur plus gros effort et que nous irons peut-être en Alsace ; alors nous verrons du pays et tant qu'on voyage, on ne risque rien ... Et te dire que le dernier jour nous avons chargé à la baïonnette et que ça a cogné ; j'en ai éventré 4 et nous en avons fait 15 prisonniers. Je l'ai passé belle car il y en a un qui m'a percé ma veste avec sa baïonnette, mais je n'ai pas eu de mal, je lui en ai envoyé deux bons coups dans le ventre et il n'aura pas envie d'en blesser ou tuer d'autres. Quand on les prenait, ils nous faisaient tous voir leur alliance et ainsi nous montrer qu'ils étaient mariés et ils nous suppliaient de ne pas leur faire de mal car c'était un régiment territorial qui avait été formé et c'était la première fois qu'ils allaient au feu. Nous les avons, ou tué, ou fait prisonniers ». Un tel témoignage n'a pas laissé insensible son père qui pendant plusieurs nuits a eu bien du mal à trouver le sommeil.

⁵ 1 quintal = 100kg

⁶ Pour les combattants, il s'agit de retour à l'arrière après un séjour en première ligne

Cette terrible guerre continue, tout s'accélère, le préfet annonce que les conseils de révision pour les jeunes de la classe 1916⁷ auront lieu dans le Puy-de-Dôme du 6 janvier au 27 février. Pour Saint-Sandoux, 5 jeunes hommes sont concernés et vont être convoqués dans les prochains jours à Saint-Amant.

Le 15 janvier, Léon BOUDEAU note : « du 10 au 15 janvier, nous sommes à l'est de Vauquois⁸, nous restons là. Corvées toute la journée, et la nuit nous sommes occupés à faire des tranchées. Temps abominable, nous restons des heures les pieds dans vingt centimètres de boue et le travail n'avance pas vite. Alerte dans la nuit du 11 au 12 ; une forte patrouille boche⁹ s'est approchée de nos lignes et nous faisant croire à une attaque. » Le 18 janvier il poursuit : « ... Nous assistons à la remise des décorations et ce qui m'a peiné le plus, c'est que des quelques civils qui se trouvaient là, aucun ne s'est découvert pendant le salut au drapeau ni à l'audition de la Marseillaise ». Une réflexion qui fait honneur au soldat avant tout citoyen.

Le 21 janvier, on apprend qu'Antoine GAUTHIER a été évacué de Hartmannswillerkopf¹⁰ pour les pieds gelés. Le 30 janvier Lucien ARNAUD écrit pour dire qu'il est allé à l'hôpital de Bergues¹¹ pour voir LACQUIT¹² mais celui-ci n'y était plus. Il demande à sa sœur Jeanne de lui tricoter quelques paires des bas car il n'en a plus. « ... dans le Nord où nous sommes, il n'y a pas de neige mais il gèle joliment ». Auparavant son père lui avait écrit pour lui dire qu'à Saint-Sandoux il y avait de la neige et que de nombreux cas de grippe sont signalés. Et pour se soigner « la Pastille Valda » dont la réclame s'étale partout. « Cuirassez-vous, cuirassez votre gorge, vos bronches, vos poumons par l'emploi des pastilles VALDA, remède respirable et antiseptique ». Elles sont en vente dans les deux pharmacies de Saint-Amant.

Le 10 février, Lucien ARNAUD, dans sa lettre s'inquiète de ne pas avoir reçu de nouvelles depuis longtemps et ce jour-là il est en 2^{ème} ligne, donc il peut écrire ! : « ... Lorsqu'on est en 1^{ère} ligne on est à 30 mètres des boches et te dire que nous sommes à Nieuport¹³ et je suis allé en patrouille et j'ai vu mon camarade qui a été tué à côté de moi. Et si tu peux m'envoyer un peu de chocolat, du saucisson et une paire de chaussettes car on mange que la nuit et en plus c'est gelé et souvent on peut pas manger. Et si tu peux, tu m'écriras plus souvent car on est content quand on reçoit des lettres et tu me diras des nouvelles du pays et ce qui s'y passe et tu m'enverras un peu de papier à lettre et tu me diras quel temps il fait ; nous autres, ici, il fait froid mais il n'y a pas de neige. »

Le jeudi 11 février Alfred RIVES¹⁴ écrit à sa « chère petite femme chérie » ... « ton petit mari est toujours bien portant et ne se fait pas trop de bile, j'ai fait laver 2 mouchoirs, mon cache-nez, ma serviette et des bas et maintenant je suis propre ... je me soigne bien tant que je peux. Hier nous avons été chercher 4 bidons de vin, nous étions 4 copains, on a été dans une maison et on l'a fait chauffer et en arrivant nous avons bu un bon vin chaud et on a été se coucher dans la paille, tranquille, tu vois »

⁷ Garçons nés en 1896

⁸ Butte à 25 km à l'ouest de Verdun où se déroulèrent des combats acharnés car c'était un excellent observatoire occupé par les allemands

⁹ Avant 1866, tête de boche désignait les personnes et surtout les enfants têtus. Les Allemands trainent depuis belle lurette la réputation d'avoir la tête dure. Ceci expliquant cela ?

¹⁰ Front des Vosges, près du Grand Ballon, surplombant la plaine d'Alsace et Mulhouse. Les soldats ont surnommé cet éperon rocheux de 956m le Viel-Armand

¹¹ Localité situé à une trentaine de km de Dunkerque

¹² Jean Edouard LACQUIT, né en 1879 à Sallèles, domestique au château de Travers

¹³ En Belgique, bataille sur l'Yser, célèbre pour ses écluses et ses effroyables combats

¹⁴ Pierre Alfred RIVES : né en 1882 à Saint-Sandoux, menuisier époux d'Alexandrine GUITTARD qu'il surnomme affectueusement Drine (correspondance aimablement mise à notre disposition par Christiane et Jean-Claude GIRONA)

Le vendredi 12, il écrit : « ... je te dirai que ce soir je pars pour les tranchées et tous, nous sommes gais, nous avons rempli nos bidons et nos musettes, ne portes pas peine pour moi. J'ai acheté un petit réchaud pour faire chauffer du vin, on met le quart¹⁵ dessus et en 3 minutes il est chaud. Je suis toujours en bonne santé et je ne suis pas enrhumé ».

Le réchaud dont parle Alfred est une nouveauté qui fait beaucoup parler d'elle et qui est présentée ainsi : « On vient de résoudre le problème important pour nos chers soldats en cette saison rigoureuse, Le RECHAUD DU SOLDAT. Le combustible c'est de l'alcool solidifié, l'appareil original et peu coûteux est une ingénieuse adaptation de la boîte de conserve dite « boîte à singe ».

Ce même jour, Lucien ARNAUD écrit : « et te dire qu'on monte aux tranchées dans dix minutes et te dire si tu peux m'envoyer 5 francs, tu me feras plaisir et tu mettras un billet, pas un mandat car c'est difficile à toucher, car comme il fait froid on achète un peu d'eau de vie, ça nous réchauffe ... »

Le quotidien dans le village est toujours aussi compliqué ; le préfet ne cesse de harceler le maire pour obtenir plus de pommes de terre, plus d'avoine. Il constate que depuis quelque temps les fournitures de denrées sont moins régulières alors que l'armée en a grand besoin. Le directeur des services agricoles du Puy-de-Dôme demande au maire de lui communiquer la superficie enssemencée en froment à l'automne 1914 et si faute de temps celle qui le sera en février 1915. Il faut déterminer pour cette prochaine saison les quantités de semence en blés alternatifs, blé jacques, blé hybride inversable, blé bleu et blé de Bordeaux.

Le 31 janvier, le conseil cantonal admet 9 familles du village comme soutien de famille, stipule que l'allocation journalière prévue par la loi sera servie à partir du jour de la demande ; Alexandrine, épouse d'Alfred RIVES en est bénéficiaire.

Le 19 février, Lucien ARNAUD demande à nouveau du papier à lettres et des cartes de correspondance militaire, il n'en trouve plus à acheter. « ... quand tu me feras réponse tu me diras quel temps il fait là-bas et si les blés sont beaux et si tu as travaillé pour l'orge et les pommes de terre ».

Le samedi 20, il n'y a pas l'habituelle foire de la Sainte Pauline, mais 2 marchands ambulants se sont quand même déplacés.

Le 23 février, Lucien reçoit une lettre d'Antoine VIGINEIX-ROCHE le félicitant pour son attitude et lui donner l'adresse de son fils Jean-Baptiste qui est en garnison à Besançon. Il lui écrit sur une carte postale « Crédo de la guerre 1915 foi et confiance, je crois en la France immortelle ». De tels messages ne peuvent que remonter le moral des troupes.

Le 24 février, le maire envoie à Vic-le-Comte 100 quintaux de pommes de terre et le 26, il fait conduire en convois et attelage 10 porcs gras pesant au moins 100kg. Ce même jour, le préfet lui adresse un ordre de réquisition pour lui permettre d'obliger les « vendeurs récalcitrants » à livrer des porcs. Bien que réquisitionnés, ils seront payés 115 francs pour un poids supérieur à 125kg. Il lui propose de se faire assister par quatre conseillers pour désigner les dits propriétaires. Le préfet se plaint que certaines municipalités ne répondent pas à ses demandes et c'est pourquoi il exige la réquisition qui ne se fera pas sans difficultés dans le village.

Le ministre de l'agriculture demande à son collègue de la guerre, pour faciliter les travaux agricoles pendant cette période des semailles de printemps, de décider que les permissions d'une durée maximum de 15 jours pourraient être accordées aux hommes des dépôts territoriaux, à l'exception des dépôts stationnés dans les places de Dunkerque, Verdun, Toul, Epinal et Belfort où se trouvent malheureusement la majorité des soldats de Saint-Sandoux qui ne pourront pas bénéficier de cette mesure.

¹⁵ Gobelet en fer blanc muni d'une anse contenant 25 cl utilisé pour les rations de vin

Le 25 février, Léon BOUDEAU note « les boches ont répondu à notre canonnade et quelque obus sont venus contre notre tranchée mais sans faire de dégâts. La nuit, il est impossible de dormir car le froid pince un peu. Nous ne pouvons pas faire de feu et il faut se lever toutes les demi-heures pour danser un pas de l'ours. Mais le temps passe tout de même et nous apprenons avec plaisir de bonnes nouvelles, aussi bien du côté russe que du nôtre et cela nous fait prendre patience. ». Toujours dans son carnet il note pour les 6, 7 et 8 mars « Nous avons un peu de pluie et même de la neige et donc les pieds ne sont pas très à la noce, mais un peu de danse et ça se réchauffe. Nous avons le plaisir de descendre quelques boches qui ont eu le culot de se promener sur la côte d'en face. »

Dans une situation aussi dramatique, l'humour est le bienvenu et prouve la force de caractère du combattant.

Le 9 mars, Alfred RIVES écrit : « je ne me fais pas trop de bile, j'ai reçu le colis que tu as bien voulu m'envoyer ; j'ai fait goûter la blanche¹⁶ aux amis et ils l'ont trouvé excellente. J'ai aussi reçu hier ta lettre et le billet de 5 francs. Quand tu m'enverras un colis tu y mettras de l'amadou¹⁷ et de l'essence. Cher petit cœur je suis très heureux que tu touches 25 sous¹⁸ par jour, si tu me les envoies j'aurai de quoi boire de bons bidons de vin. Chère Drine, ne porte pas peine pour moi car je suis bien portant. Hier nous nous sommes rassemblés tous les anciens¹⁹ de la 1^{ère} section, nous sommes sortis de 5 heures à 8 heures du soir et on a passé un beau moment, on a ramassé une salade de pissenlits, on a été chercher de la charcuterie, des gâteaux, on a été dans un café, nous étions 19, et je t'en réponds nous avons bu un bon coup ; nous avons mangé 8 saladiers de salade et quand nous sommes rentrés au cantonnement, nous avons notre cuite, on a chanté, on a dansé, nous étions très gais, nous étions aussi bien que sous les obus. Cher cœur, tu vois qu'il y a des jours où l'on ne s'en fait pas, mais il faut bien qu'on ait des bons moments car nous avons passé 11 jours que nous n'étions pas gais sous les obus. »

Lundi 15 mars Etienne Jean FRANCON est blessé.

Le mardi 16 mars, il est presque midi lorsque Jean-Baptiste DAVID arrive à la maison après avoir passé une bonne partie de la matinée à tailler la vigne au Grand Pan. Il est à peine rentré dans sa cuisine qu'on frappe à la porte qu'il s'empresse d'ouvrir ; c'est le garde-champêtre Régis BALLETT qui lui apporte l'ordre de mobilisation qu'a reçu le maire. Il doit partir dès demain pour rejoindre directement Saint-Amant et ensuite Clermont. Bien sûr qu'il s'y attendait mais il espérait toujours que les choses s'amélioreraient. Le garde ne trouve pas ses mots, bredouille un « au revoir » et repart. Georges et Hélène arrivent de l'école, ils trouvent leur père relisant sa convocation et ils comprennent qu'il va partir. Philomène GIRAUD, la domestique arrive dans la cuisine avec une valise où elle entasse pêle-mêle des vêtements et différentes affaires dont Jean-Baptiste aura certainement besoin. Les enfants supplient leur père de rester mais c'est impossible. Le repas est pris au milieu des questions et des interrogations. Heureusement l'oncle et la tante Pierre et Anaïs SAGNE sont là, ils sont arrivés il y a quelques jours pour s'occuper de la ferme après le départ du neveu. Le père tente de calmer ses enfants et de les raisonner car ils ne veulent pas retourner à l'école, ils veulent l'accompagner jusqu'à Saint-Amant. Ah ! S'il y avait le domestique Joseph BONVILLE, mais lui aussi a été mobilisé le 5 août 1914. Il s'inquiète malgré tout car il sait qu'une grosse partie du travail ne va pas se faire. Il est soulagé pour les enfants ; ils auront Philomène, l'oncle et la tante. Il sort pour aller chez Amable SEGUIN pour lui demander de le conduire tôt demain mercredi à Saint-Amant. Les voisins ont appris la nouvelle et viennent le saluer avant son départ. C'est un homme très estimé dans le village, conseiller municipal, l'un des mieux réélus, ancien adjoint, président du syndicat agricole. Il est toujours porté de bons services et ces dernières années la vie ne lui a pas été très

¹⁶ Eau de vie

¹⁷ Substance spongieuse préparée pour prendre feu facilement : briquet à amadou

¹⁸ Allocation journalière donnée par l'état aux épouses ayant très peu de ressources = 1,25 Fr

¹⁹ Alfred a 33 ans et combat avec des jeunes de 19 ans

favorable. Il a perdu sa femme, âgée de 31 ans à la naissance d'Hélène en 1908, sa mère est morte en 1909 et son père en 1910. Après son départ pour le 2^{ème} régiment de zouaves, les langues vont se délier, des habitants reprochent au maire de n'avoir rien fait pour lui éviter de partir à la guerre, ce père de 2 jeunes enfants âgés de 10 et 7 ans, veuf et âgé de 42 ans.

Alors qu'il rejoint le front de Champagne du 16 au 18 mars, Léon BOUDEAU note : « Nous nous reposons. Le temps est beau et l'on sent le printemps qui arrive à grands pas. Puisse-t-il nous apporter la victoire décisive. Nous en avons tous la ferme conviction. Plaise à Dieu qu'elle soit confirmée. » Le 27 mars il note : « Nous allons aux douches. L'eau est chauffée dans de grandes marmites où les paysans préparent la pitance aux bestiaux, et, chacun dans un baquet de bois, nous nous aspergeons mutuellement à l'aide d'arrosoir. C'est un peu primitif mais on peut se nettoyer tout de même et cela nous fait grand bien. »

Ce même samedi 27 mars, veille des rameaux Alfred RIVES écrit : « Je viens de recevoir ta lettre ainsi que le petit billet. Je les ménage bien tant que je peux mais il faut se faire laver, se faire raser, couper les cheveux et tout ça avec de l'argent. Cher cœur ! Je suis toujours en bonne santé, je me soigne bien sans faire d'extra car avec 20 sous on ne va pas loin. » Comme quoi nos deux soldats ont les mêmes préoccupations et que chacun se débrouille comme il peut.

Lundi 23 mars, c'est le début de la semaine sainte, le temps n'est pas très clément. Le maire reçoit de son collègue de Saint-Amant-Roche-Savine un télégramme lui annonçant la mort d'Emile Achille Joseph BRISSELETTE. On n'avait plus de nouvelles d'Emile depuis qu'il était parti le 2 août 1914 lors de la mobilisation générale. L'autorité militaire avait répondu évasivement à chaque demande du maire. On le croyait disparu ou bien prisonnier. Par le télégramme on apprend qu'il est mort « tué à l'ennemi » le 19 août 1914 à Brouderdorff-Sarrebourg²⁰ (Moselle), le même jour que le Pape Pie X. Il est mort au tout début de la guerre. Ses parents, Michel et Maria née OLLAGNON sont avertis par le maire et la garde-champêtre et ils sombrent dans la douleur et dans l'angoisse car leur autre fils Narcisse est lui aussi au front. Emile était né ici, le 27 juillet 1888 et avait grandi ici. A l'école publique, il était bon élève et lorsqu'il termine sa scolarité il possède une bonne instruction primaire. Il devient comme son père agriculteur. Il était inscrit à la société de musique où il était un talentueux joueur de cornet à pistons. Il quittera notre village pour aller travailler dans le Livradois où il rencontrera Anne GOYET, couturière qu'il épousera le 29 décembre 1913 et tous les deux iront habiter à Saint-Amant-Roche-Savine d'où il partira à la guerre. Quelle douloureuse épreuve pour sa femme et sa famille durant plus de sept mois à attendre des nouvelles, à espérer, pour aujourd'hui apprendre qu'il est « Mort pour la France ». La sensation oppressante de la peur s'installe peu à peu dans les familles.

Il fait un temps de semaine sainte, un jour beau, un jour mauvais et parfois froid. Dimanche, jour de Pâques, Léon BOUDEAU note : « Ce 4 avril, jour de Pâques, la matinée est assez calme, mais l'après-midi nous envoyons aux boches une série d'œufs de Pâques qui ne doivent pas leur faire plaisir. Le bombardement se fait sur plusieurs points et c'est pendant deux heures un vacarme infernal. »

Le 10 avril, enfin, Antoine ARNAUD, reçoit une lettre de son fils Lucien qui n'a plus donné signe de vie depuis le 23 février. Il est bien allé demander au maire de faire des démarches auprès de l'autorité militaire (le président du conseil d'administration du 4^{ème} zouave) pour obtenir des renseignements. Une semaine après, le capitaine major répond : « présumé en bonne santé » ; de quoi rassurer la famille ...

²⁰ Au nord des Vosges, attaque lancée en Lorraine dès le 14 août 1914 dans le cadre de la guerre des frontières et qui s'est révélée un échec total

Quelques jours plus tard, le père apprendra que son fils a été évacué le 8 mars, car malade victime d'une mauvaise conjonctivite. Dans cette lettre rédigée de l'hôpital de Rosendaël²¹ (Nord) où il a séjourné plusieurs jours, Lucien dit partir pour un hôpital pour convalescents. Il souhaite obtenir une permission d'une quinzaine de jours pour venir aider ; « mais ce n'est pas sûr du tout ». Comme un grand nombre de ses camarades, il attend avec impatience de pouvoir revenir au pays pour donner un coup de main aux travaux des champs. Tous sont dans la même situation que lui. Dans cette lettre il répond à son père qui dans un dernier courrier lui avait posé la question de savoir ... « Et tu me dis quand finira cette guerre ? Il faut pas compter qu'elle soit finie dans quatre ou cinq mois. J'ai reçu le colis que tu m'as envoyé avec le couteau ». Dans le village les gens commencent à poser des questions, à en avoir marre de cette guerre, et ils ne comprennent pas qu'elle se prolonge ainsi. Quant à la cause de son hospitalisation, le soldat n'en dira pas plus.

Ce même jour parvient à la mairie une nouvelle qui va plonger le village dans la consternation ; Jean-Baptiste Narcisse BRISOLETTE, 2^{ème} classe au 13^{ème} régiment d'infanterie a été tué à l'ennemi le 6 avril vers 5 heures du matin au Bois le Prêtre²² (Meurthe-et-Moselle), lors de violents combats. Il était né à Saint-Sandoux le 13 juin 1892. Il avait eu une scolarité normale. Oh ! Il avait bien donné quelques soucis sans gravité à son instituteur Monsieur VIDALIN qui dut souvent lui donner des lignes à faire pour le punir de déranger ses camarades en parlant très forts. Il perturbait la classe en parlant patois alors que le maître exigeait que l'on parle français. Il était cultivateur comme son père et son défunt frère. Il était l'avant-dernier à avoir été inscrit sur la liste électorale de 1914 car le préfet décide depuis janvier et durant toute la durée de la guerre qu'il n'y aurait plus de remise à jour. Lui aussi appartenait à la société de musique où il était joueur d'alto.

Le maire, le secrétaire de mairie et le garde-champêtre sont abasourdis. Il y a à peine quinze jours ils avaient déjà eu bien du mal à annoncer la mort de l'aîné aux parents. Le maire et le garde-champêtre quittent la mairie alors que l'instituteur retourne en classe car c'est la fin de la récréation, ils prennent la direction du quartier Saint-Roch. Lorsqu'ils arrivent devant la maison, ils marquent à nouveau un temps d'arrêt et frappent à la porte. C'est Esther BRISOLETTE qui les accueille. Les parents Michel et Maria sont là, livides, et avant que le maire prononce quelques mots ils ont déjà compris. Le maire bafouille, a beaucoup de mal pour leur exprimer la terrible nouvelle. La mère et la fille vêtues de noir poussent des gémissements de douleur, le père a du mal pour contenir son émotion après tant de mois de calvaire, quel tribut ils viennent de payer à la patrie ; il ne leur reste qu'Esther, l'aînée âgée de 35 ans. Il prend congé des deux visiteurs et ferme tous les volets. La malheur qui frappe cette famille provoque une vive émotion au sein de la communauté villageoise, mais que faire et que dire pour aider ces pauvres gens qui ont par le passé connu tant de deuils.

Le 28 août 1883, ils ont perdu Léon âgé de 2 mois, le 23 août 1884, Alexis Pierre âgé aussi de 2 mois, le 13 mars 1888, Adrien Guillaume âgé de 2 ans, le 29 mai 1891 une fille morte née et le 22 janvier 1900 André Gaston âgé de 15 jours.

Quelle désolation en ce mois d'avril ensoleillé qui est la période où le curé fait ses comptes. Durant les messes des mois de janvier à avril la quête a rapporté 3 francs 25 et l'abbé a rajouté 5 francs pour la souscription en faveur des diocèses français et belges envahis et dévastés par l'ennemi. Les paroisses voisines ont été plus généreuses, Monsieur le curé de Plauzat et sa paroisse : 50 francs, la paroisse et le curé de Chadrat : 15 francs, la paroisse de Chanonat : 70 francs et Monsieur le curé : 20 francs, la paroisse de Tallende : 7 francs et Monsieur le curé : 5 francs, la paroisse et le curé et Saint Amant : 77 francs, la paroisse de Ludesse : 11 francs, la paroisse de Chaynat : 6 francs, la paroisse et le curé de Saint saturnin : 20 francs.

La collecte du denier du culte est terminée. L'Abbé OSSEDAT note à ce sujet : « quelques personnes ont montré de la bonne volonté, je les en remercie, d'autres ont versé une somme dérisoire, à leur

²¹ Bataille des Flandres, sanatorium transformé en hôpital

²² Près de Pont-à-Mousson où du 5 au 23 avril eut lieu la guerre des Eparges, sur la rive gauche de la Moselle

égard, à partir d'aujourd'hui, application du règlement diocésain inscrit depuis 10 ans sur le mandement de Carême au fond de l'église. Augmentation de moitié sur le prix des cérémonies ou service gratuit. Le prêtre, seul a l'ordonnance de la police du culte dans son église pour quelques rares personnes qui affectent d'ignorer la loi à ce sujet » Voilà qui a le mérite d'être clair.

D'autres quêtes ont lieu pour venir en aide aux soldats, une au profit de la caisse départementale de secours aux victimes de la guerre, créée par les représentants du Puy-de-Dôme au parlement. Des personnes sont désignées par le maire pour recueillir les souscriptions. Il y a aussi la vente des insignes de notre glorieux 75²³ organisée par le Touring Club de France qui a produit pour Clermont, la coquette somme de 16 000 francs.

C'est Joseph DÉUSCLADE, secrétaire du syndicat agricole qui reçoit une lettre du directeur départemental des services agricoles qui demande la quantité nécessaire à commander en Angleterre, de sulfate de cuivre pour la défense du vignoble. En France, à cause de la guerre, les usines tournent au ralenti suite au manque de main d'œuvre et c'est pourquoi il faut passer commande à l'étranger pour certains produits.

Le préfet écrit au maire pour attirer son attention sur la circulaire ministérielle relative au retrait de l'allocation militaire à toute personne qui consacrerait cette indemnité à la consommation alcoolique, et il précise : « dans certains départements des femmes de mobilisés faisait usage illégal des sommes allouées par l'Etat en dépensant une partie dans les débits de boisson, soit pour y consommer sur place, soit pour y acheter de l'alcool... » Je ne doute pas que vous ne prêtiez le plus entier concours à cette lutte patriotique contre un fléau qui compromettant les conséquences d'une loi de solidarité met en péril, à la fois l'avenir de la race et la paix au foyer. De tels propos rendent le maire et le secrétaire de mairie très perplexes.

Du 16 au 19 avril, plusieurs « anciens » sont mobilisés :

Philippe, dit Félix POUCHON, né en 1869 laisse Louise sa femme et leurs deux enfants, Pierre 8 ans, Jeanne 4 ans. Il est de la même classe que Joseph DÉUSCLADE qui a droit à un sursis d'appel parce qu'il est instituteur et secrétaire de mairie.

Antoine Joseph COURTIAL né en 1870 laisse sa femme Marie avec leur fils André âgé de 12 ans. 8 jours auparavant leur fils Francis âgé de 19 ans a été mobilisé.

François, dit Francisque MONESTIER, né en 1869 laisse sa femme Anaïs avec leurs enfants Anne 19 ans, Joseph 16 ans, Angèle 10 ans et Marie 7 ans. Son neveu Antoine-Germain est mobilisé depuis décembre 1914.

Jean-Baptiste VALLET et Charles MARTIN nés en 1870 sont de la bande.

Le 20 avril, Lucien ARNAUD écrit ... « pour te dire que je suis en bonne santé et te dire que nous sommes dans un hôpital de convalescence tout près de Dunkerque dans lequel ils analysent l'urine pour voir si on est complètement guéri et j'y suis pour 8 ou 10 jours encore et puis ceux qui seront complètement guéri s'en iront dans un autre hôpital dans le centre de la France, puis en permission... car j'ai eu comme maladie un commencement de fièvre typhoïde... et si tu peux m'envoyer quelques sous envoie les moi tout de suite » Le père est quelque peu soucieux « en bonne santé » alors que Lucien va d'hôpital en hôpital depuis plus d'un mois. Il se rend compte que son fils lui cache la vérité car il ne veut pas que son père s'inquiète. Il reçoit une note d'un officier lui annonçant que son fils est convalescent de la fièvre typhoïde.

²³ Ce canon de 75 est inventé en 1897 par le lieutenant-colonel DEPORT, d'une portée de 5500 mètres il peut tirer 28 coups à la minute et il cause dans l'infanterie allemande des pertes considérables, ce qui en fait sa gloire

Ce même 20 avril, le conseil cantonal de Saint-Amant rejette deux nouvelles demandes de soutien de famille de deux mobilisés de Saint Sandoux, motif : « n'étant pas soutiens indispensables de famille, parents valides et fortunés sans aucune charge ».

Le 28 avril Alfred-Edmond ANDRIEUX est blessé dans l'enfer des Dardanelles²⁴.

Le 29 avril Jeanne ARNAUD écrit de Saint Sandoux à son frère parce qu'elle n'est pas rassurée sur son état de santé ... « en espérant que tu sois guéri... et te dire que ne je suis pas avancée dans ma besogne, j'ai presque rien de fait, il est tombé de l'eau, ici, presque tous les jours... La Cresse²⁵ a été en permission 8 jours et Martin GACHON, y est pour 8 jours et il est gras... Toi, tâche moyen de nous écrire plus souvent que tu ne l'as fait ».

Le 1^{er} mai, le centre de ravitaillement des armées envoie un télégramme au maire dans lequel il lui demande d'envoyer 50 quintaux de pommes de terre, le 5 mai à 10 heures aux Martres-de-Veyre au prix de 8 francs le quintal. Les bêtes à cornes, le 4 mai à 10 heures, les moutons le 11 mai. Le maire aidé de conseillers a obtenu de certains agriculteurs de répondre positivement à cette demande. Toutes les semaines le centre de ravitaillement envoie un télégramme pour faire part au maire de ses besoins.

Le 7 mai, Alfred RIVES écrit : « Cher cœur, le fromage que tu m'as envoyé est trop salé ne m'en envoie plus, Chère Drine, où nous sommes il fait très mauvais temps, il pleut tous les jours, demain nous allons partir aux tranchées pour 8 jours, mais ne porte pas peine, j'y ai déjà resté 8 jours et j'en suis sorti en bonne santé et j'espère en sortir encore car j'ai une grande confiance en la Sainte Vierge et elle m'a protégé. »

Le 11 mai, de Saint-Sandoux Alexandrine (Drine) sa femme lui répond ... « quand je sais que tu es en bonne santé ça nous console pour ces jours car on est bien dans la peine et on commence à être ennuyés à présent, le temps me dure d'avoir mon petit mari à côté de moi, pour l'embrasser, oh toi aussi cher Ange tu trouves le temps long, si longtemps d'être privé de ta petite femme que tu aimes tant mais il faut vivre dans l'espoir que ce beau jour viendra bientôt, ce jour de bonheur tant désiré. En attendant de tes nouvelles, reçois de ta petite femme chérie, un aéroplane²⁶ de baisers ». Seule, une femme peut écrire une aussi belle lettre d'amour mais le 14 mai, le 2^{ème} classe Alfred qui se trouve dans la tourmente de Notre-Dame-de-Lorette²⁷, est évacué à l'hôpital temporaire, ayant été atteint par une balle qui lui a fracturé le poignet droit et ensuite il a été dirigé à l'hôpital de la Roche-sur-Yon.

Le 16 mai, la presse remarque « parmi les prisonniers allemands durant les combats d'Arras, on compte une centaine d'officiers. On note parmi les prisonniers des soldats dont les vêtements, les mains et la chevelure sont couverts de tâches jaunâtres. Ce sont nos obus qui produisent ces effets, ainsi qu'on les observe sur nos soldats qui, aux Gravanches, près de Clermont manipulent la mélinite²⁸ ».

Le 23 mai, qui est le dimanche de Pentecôte, de Saint-Sandoux Alexandrine écrit à Alfred pour prendre de ses nouvelles ... « de savoir si tu souffres beaucoup, si le major a passé pour ta visite. Je voudrais savoir ce qu'il dit de ta blessure, tu me diras le mal dont tu souffres, ne cache rien car cher Cœur je suis assez privée pas plus que toi, d'être si éloignée pour pouvoir prendre part à tes peines

²⁴ Déroit qui permet d'accéder par la mer à Constantinople, puis à la mer Noire et ensuite à la côte sud de la Russie. L'offensive des alliés contre les forteresses turques se révéla désastreuse.

²⁵ Antoine GAUTHIER, fils d'Alphonse qui a eu les pieds gelés

²⁶ Nom pour désigner un avion

²⁷ En Artois. Ses collines et celles de Vimy vont être des objectifs majeurs situées au nord-ouest d'Arras, et aussi lieu de terribles combats

²⁸ Explosif à base d'acide picrique

et tes souffrances, tu me diras si ton bras est toujours bien enflé, car ça m'ennuie beaucoup de le savoir, peut être cher Ange que tu n'auras rien de cassé, il faut l'espérer mais il y en a toujours trop mais tu dois bien le sentir toi-même si tu ne peux pas remuer tes doigts, fais nous un peu de détails, les plus essentiels car nous prenons tous bien de la peine pour toi ainsi que tous les parents, prends courage mon cher Ange, ce sera peut-être guère long, il faut l'espérer que tu n'y retourneras plus et qu'on se reverra bientôt. Il est probable que tu retourneras à ton dépôt, je viendrai te voir car le temps me dure »...

Le 27 mai, elle poursuit ... « je te plains car je sais que tu souffres, mais encore que la balle est sortie, s'il avait fallu l'arracher par le moyen d'une opération, tu aurais encore beaucoup plus souffert ; mais il faut prendre courage et manger quand même que tu n'en aies guère envie car quand on souffre fort tout vous dégoûte de manger ». Ce témoignage poignant d'une épouse qui souffre mais qui fait tout pour remonter le moral de son mari.

Les 27, 28, 29, 30 mai Léon BOUDEAU note ... « nous nous dégourdissons un peu le soir en faisant du tapis acrobatique et de la lutte ».

Le 1^{er} juin, de Saint-Sandoux, Céline²⁹ écrit à son cousin Alfred ... « malgré que tu sois blessé, il vaut bien mieux pour toi, en attendant tu es à l'abri, prends courage mon cher cousin. Je t'avais déjà envoyé une médaille d'Orcival mais sans doute qu'elle s'est perdue puisque tu ne m'en parles pas ; donc je t'en enverrai une autre, j'espère qu'elle te portera bonheur, car mon cher cousin, il faut toujours avoir confiance, Dieu te protégera ... » Un tel message ne peut que réjouir Alfred.

Le 5 juin, aux Martres-de-Veyre, il faut y conduire des moutons, de préférence non tondu au prix de 95 à 105 francs les 100 kg. Ce même jour le préfet écrit au maire pour l'entretenir de la nouvelle journée « orphelinat des armées qui sera célébrée le dimanche 20 juin pour venir en aide aux milliers d'enfants que la guerre aurait fait orphelins » ; il poursuit « pour remplacer dans la mesure du possible les pères glorieusement tombés, pour aider l'Etat dans sa noble tutelle des victimes les plus faibles et des plus intéressantes de la guerre ; encore une fois je fais appel au patriotisme de votre commune, persuadé que le peuple d'Auvergne ne reculera devant aucun sacrifice et saura comme l'armée, accomplir jusqu'au bout son devoir sacré ». Le maire devra répondre par la commande d'une centaine d'insignes à vendre dans le village où la population devra encore mettre la main à la poche et prouver une nouvelle fois son patriotisme.

Dans un autre courrier le préfet demande au maire d'effectuer dorénavant dans les hôtels de sa commune des visites inopinées et d'examiner avec la plus grande attention l'identité de chaque voyageur. Ces visites devront être fréquentes et effectuées aux heures les plus favorables ». Allez donc savoir si des espions ou touristes austro-hongrois ne seraient pas en villégiature à Saint-Sandoux.

Le 6 juin Alfred répond à Alexandrine... « J'ai toujours ma planche pour soutenir mon poignet mais je souffre beaucoup moins maintenant... ». Le 6 juin monsieur BASSET³⁰ écrit à son ami Alfred... « Toutes mes félicitations pour votre bravoure et tout le danger que vous avez couru, espérons que tant de vaillance pour une si noble cause sera récompensée et que bientôt notre chère France sera débarrassée de ces barbares germaniques et vous chers combattants rendus à vos foyers...Recevez brave poilu³¹ de nous trois un amical bonjour et une chaude poignée de main. » Ce même jour Alexandrine écrit à Alfred : ... « J'ai toujours grande confiance car malgré ton malheur que tu as vu la Sainte Vierge te gardait... je m'en vais aux champs arracher les chauchides³² ». Le 15 juin

²⁹ Céline GUILLAUME, née en 1895, fille de Jean et Maria, cousine germaine d'Alfred RIVES

³⁰ Victor BASSET, facteur receveur des postes

³¹ Soldat de la grande guerre. Le terme est plus utilisé à l'arrière et par les sous-officiers qu'il ne l'est par les soldats eux-mêmes, qui lui préfèrent le mot « bonhomme »

³² Mot patois désignant les chardons

Alfred lui répond ... « je n'ai besoin de rien pour le moment, quand nous voulons des gâteaux nous les trouvons chez le pâtissier ... » Quel gourmand cet Alfred !

Le 17 juin, Aline³³, sa belle-sœur lui écrit ... « ta carte m'a bien fait plaisir de savoir que tu songes au Sacré-Cœur³⁴: cher beau-frère, moi aussi j'y songe, le jour de la fête du Sacré Cœur j'ai fait la communion à ton intention ainsi que ta chère Drine ... »

Le 16 juin, de Rosny-Sous-Bois³⁵, Lucien ARNAUD écrit ces quelques lignes ... « et te dire que l'on donne des permissions de 15 jours pour faire les fenaisons, envoie moi aussitôt 10 francs pour mon voyage et un certificat du maire comme quoi tu as besoin de moi et que tu ne trouves pas d'ouvrier et envoie le moi aussitôt ».

Le 23 juin le préfet écrit au maire sur la demande du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts pour l'informer qu'il a décidé « qu'en raison de la part active prise dans les circonstances actuelles aux Œuvres patriotiques et humanitaires ; comme de surcroît de travail qui leur a incombé, tous les instituteurs et institutrices publics bénéficieront cette année de deux semaines de vacances supplémentaires réservées habituellement à ceux d'entre eux qui ont fait des cours aux adultes ou contribué au fonctionnement des œuvres complémentaires de l'école. Monsieur le Ministre demande aux maîtres et aux maitresses d'organiser des garderies d'enfants, pendant les vacances partout où le besoin s'en fait sentir. Un roulement sera établi entre eux afin que chacun puisse prendre un peu de repos. Dans les circonstances actuelles ces garderies semblent appelées à rendre de réels services aux populations, principalement les campagnes où les travaux agricoles absorbent toutes les personnes en état de s'y adonner et rendant très difficile la surveillance des enfants en bas âge. Madame MOREL et Monsieur DÉsusCLADE organisent une garderie d'enfants à l'école de Saint-Sandoux pendant les vacances et les enfants seront occupés à jouer dans la cour ou sous le préau.

Le 26 juin, Alexandrine répond à Alfred et conclut ... « il faut que je retourne aux champs, je suis venue de Parement afin de pouvoir t'écrire ». Le 30 juin, le Général JOFFRE accorde enfin aux soldats français, à tour de rôle, huit jours de congés dans leurs familles. Cette décision tant attendue est accueillie avec soulagement et quelle impatience teintée de crainte pour les familles qui n'ont pas revu leur soldat depuis onze mois.

A compter de juillet 1915, les permissions peuvent être accordées par une conjugaison d'événements favorables comme la loi de récupération des réformés des classes 1913 et 1914, par l'entrée en guerre de l'Italie (23 mai), par le vote de la loi DALBIEZ (26 juin) par l'appel de la classe 1916 (soit près de 200 000 combattants) et enfin par une période de calme sur le front ouest après la bataille d'Artois.

Le vendredi 2 juillet, jour de la fête patronale au village, une soirée pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame-Des-Prés et remontée de la statue de Sainte Elisabeth visitant la Vierge. Au programme il n'y a pas de réjouissances, ni attractions foraines, en plus la société de musique ne peut pas accompagner comme à son habitude la procession, la majorité des musiciens est partie faire la guerre. Il en est de même pour les conscrits qui sont tous absents et personne n'utilise leur grosse caisse qui met une grosse ambiance à chaque fête.

Le 4 juillet, le préfet fixe le prix de la journée des hommes des équipes agricoles militaires à 2Fr50 pour toutes les catégories, logés et nourris. Cette rémunération est remise par le maire aux chefs

³³ Aline GUITTARD, née en 1901, qui épousera plus tard Antoine BEAUVERT

³⁴ Dévotion au cœur de Jésus-Christ, fête cette année 1915 le dimanche 13 juin

³⁵ En Seine-Saint-Denis, près de Raincy et au-dessus de Vicennes, un des multiples forts pour la défense de Paris

d'équipe mais jamais aux travailleurs directement qui seront logés et nourris par groupes de 5 au moins sous l'autorité du maire.

Le 5 juillet le préfet est encore plus exigeant et il écrit ... « en raison de l'urgence et de la capitale importance de l'exécution des fenaisons et bientôt de la moisson je vous rappelle qu'il y a lieu d'organiser les travaux agricoles en utilisant au besoin par voie de réquisition tous les travailleurs civils, permissionnaires agricoles, réfugiés, machines et attelages. Des équipes seront organisées de préférence, toutes les fois que cela sera possible. Je suis d'ailleurs certain qu'il vous suffira de faire appel au patriotisme de vos concitoyens pour qu'aucun habitant valide ne se dérobe de l'impérieux devoir de solidarité que commandent les circonstances. Je vous serai obligé de me faire connaître, au 10 juillet courant, l'état d'avancement des travaux agricoles dans votre commune ». Pour motiver la population, le préfet utilise le sentiment patriotique de celle-ci qui on le voit est souvent mise en exergue.

Mercredi 6 juillet à 17 heures, les élèves des trois écoles sont en vacances. Seuls les plus jeunes sont concernés car les plus grandes et les plus grands, depuis l'arrivée des beaux jours sont occupés à travailler dans les familles.

à suivre...